

LES JEUX OLYMPIQUES DE BERLIN EN 1936



RÉFUTATION DES LÉGENDES
MALVEILLANTES

ÉDITORIAL

LES FANTÔMES DU STADE DE BERLIN LORS DE LA FINALE DE LA COUPE DU MONDE

La Coupe du monde de football 2006 s'est achevée au stade de Berlin, 70 ans après l'ouverture des Jeux olympiques dans ce même lieu. C'était le 1er août 1936, c'est-à-dire sous Hitler. D'où les rapprochements que les médias n'ont pas manqué d'opérer. En Belgique, la Dernière Heure a rappelé : le « *stade olympique de Berlin reste [...] le témoin d'un chapitre bien sombre de l'histoire allemande* » ; « *Le stade a été rénové avec circonspection et modernité. Son histoire a fait l'objet d'une active réflexion* »*.

Voilà 61 ans que le national-socialisme a été, vaincu, écrabouillé même, sous des tonnes de bombes incendiaires et sous dé-

luge de propagande sans précédent. Pourtant, aujourd'hui encore, il hante les esprits. Dès qu'un événement survient qui pourrait raviver son souvenir, on se livre à une « active réflexion », on agit « avec circonspection », on met en garde. Même s'il s'agit de rénover un stade chargé d'accueillir des supporters braillards qui se moqueront totalement du passé.

Pourquoi cette peur panique ? Officiellement, c'est parce que le national-socialisme aurait été l'incarnation du Mal sur cette terre et qu'il faudrait prévenir son retour. Dans le même temps, cependant, on déclare qu'en Europe, la « mouvance néonazie » est ridiculement réduite en nombre : pour la France, par exemple, elle regrouperait « environ 1 500 personnes, selon les policiers »** . Autant dire une goutte d'eau... Et si vous mettez de côté les fous, les déclassés, les mythomanes, les fumistes etc. gageons qu'il ne restera même pas assez d'âmes pour remplir un amphithéâtre. Bref, le prétendu « péril brun » est une illusion. A vue humaine, aucune résurgence du national-socialisme n'est possible. Alors, je pose à nouveau ma question : pourquoi cette peur panique ? La réponse se trouve dans le constat fait par un prêtre français qui, en 1938, avait visité l'Allemagne. A son retour, il déclarait*** :

Un stade au passé peu glorieux



Le stade qui accueillera la finale de la Coupe du Monde à Berlin a été complètement rénové en 1998, mais il demeure un témoin de l'histoire sombre de l'Allemagne nazie. (BETTMANN/CORBIS)

■ L'antre berlinois de la finale de la Coupe du

quelque 196 millions d'euros qu'il a investis constituent la plus grande Le projet est une réussite. Le stade olympique

* Voy. la Dernière Heure, 7 juillet 2006, p. 6. ** Voy. Le Monde, 30 juillet 2002, p. 6. *** Voy. l'abbé Gabriel Lambert, L'Allemagne d'aujourd'hui expliquée par l'Allemagne d'avant-guerre [éd. Jean-Renard, Paris, 1942], p. 26.

Comparez notre situation à celle que nous avons il y a quelques années...

Comparez l'Allemagne d'aujourd'hui à l'Allemagne d'il y a cinq ans et dites-moi dans quel pays on a fait le plus de progrès !...

C'est une évidence : les peuples sont incapables de discerner à-priori où est leur bien ; mais ils savent, après coup, plébisciter ceux qui œuvrent pour son bien. En 1938, tout le monde pouvait constater l'œuvre sociale magnifique réalisée par les nationaux-socialistes.

Depuis 1945, cette œuvre sociale est occultée. Et 61 ans après, cette occultation perdure, car le bilan des démocraties (qu'elles soient libérales ou populaires) devient chaque jour plus catastrophique. Certes, d'un point de vue matériel, nos sociétés fonctionnent encore, et même bien : en Europe, les supermarchés sont pleins, les pompes à essence distribuent leurs produits et on a de l'électricité en permanence. Mais de plus en plus, des fissures lézardent ce bel édifice. Les mécanismes de nos sociétés contre-nature se grippent et les pannes se multiplient.

Dès lors survient le danger (pour nos dirigeants) d'un retour brutal à l'ordre naturel. Or, comme nous l'avons déjà écrit, cet ordre, au vingtième siècle, a été incarné par les régimes fascistes. Plus ou moins bien, certes, mais tout de même.

Voilà pourquoi, 61 ans après son écrabouillage, le national-socialisme hante encore les esprits. Les vainqueurs de 1945 savent qu'il l'ont tué physiquement, mais ils savent aussi qu'ils n'ont pu tuer l'idée, car le Vrai est éternel. Ils sont donc hantés par ce fantôme qui rôde, par cette braise rougeoyante qui menace de tout enflammer à la faveur d'un concours de circonstances favorable.

Tant que la réussite purement matérielle permettait d'endormir les gens, nos gouvernants n'avaient rien à craindre. Mais maintenant que la crise s'installe et grandit, ce rempart menace de disparaître (même s'il tient encore bien). Dès lors, seule reste la propagande mensongère orchestrée depuis des lustres, avec son pilier central : l'« Holocauste ». Seulement, il y a les révisionnistes. Bien sûr, en Europe, ils ne sont plus qu'une poignée, traquée.

Mais lorsqu'il est question de Vérité face au mensonge, le nombre importe peu. Même après que le Christ eut expiré sur la croix, abandonné de (presque) tous, les juifs n'étaient pas tranquilles. L'avenir démontra d'ailleurs qu'ils avaient eu raison de craindre.

2 000 ans après, les révisionnistes subissent un autre genre de calvaire ; ils sont traînés devant les tribunaux, ruinés financièrement et condamnés à de la prison. Leurs lecteurs sont de moins en moins nombreux (car les jeunes ne lisent plus). Mais qui sait ce qui arrivera demain ? La question est d'autant plus pertinente que si, en Europe, le révisionnisme semble moribond, en Iran, il se porte très bien grâce au courageux président Mahmoud Ahmadinejad. Naturellement, il est dommage que le Vieux Continent n'ait pas son Ahmadinejad. Toutefois, nous ignorons les desseins de la Providence. Qui sait si l'Iran ne sera pas le refuge temporaire de la libre recherche en attendant qu'elle puisse renaître et prendre son essor en Europe à la faveur d'une crise quelconque ?

Voilà pourquoi les libres chercheurs doivent continuer à se battre. Certes, à vue humaine, la lutte paraît très mal engagée. Mais la peur panique de nos adversaires dès qu'il s'agit du révisionnisme ou du national-socialisme, cette peur doit nous encourager. Les ressources de la Vérité sont surprenantes. Rappelons-nous l'exemple du christianisme : qui, après la mort ignominieuse de Notre-Seigneur sur la croix, aurait misé ne serait-ce qu'un frelin sur l'Église alors réduite à quelques pauvres apôtres et quelques pieuses femmes sans pouvoir ? Mais les Juifs, eux, craignaient. Ils demandèrent aux Romains de monter la garde auprès du sépulcre. Aujourd'hui, c'est pareil : les puissants craignent et ils demandent aux juges de monter la garde autour des idéologies et des thèses qu'ils exècrent.

Preuve que rien n'est joué, donc qu'il faut poursuivre le combat. C'est ce que fait l'équipe du VHO avec Sans Concession. Bonne lecture à tous.

Marie Pererou

1^{er} août 1936, il y a 70 ans...

LES JEUX OLYMPIQUES DE BERLIN

par Vincent Reynouard

Il y a soixante ans, le 1^{er} août 1936, s'ouvraient les Jeux olympiques de Berlin. Comme tout ce qui entoure le régime national-socialiste, ces Jeux ont été et restent l'objet de légendes malveillantes. La principale prétend que, le 4 août, Hitler aurait précipitamment quitté la tribune officielle, ulcéré et atterré par la large victoire du noir américain Jesse Owens sur l'aryen Luz Long dans l'épreuve du saut en longueur.

En France, deux chercheurs, en particulier, se sont attachés à tordre le cou à ces rumeurs infondées : Robert Faurisson, qui a rédigé un texte mis en ligne sous le titre : « Mythes juifs autour des JO de Berlin (1936) » [1], et Philippe Gauthier, auteur d'un ouvrage intitulé *Le racisme anti-allemand* [2]. Leurs travaux sont décisifs et je n'aurai pas la prétention de faire mieux. J'invite mes lecteurs qui ne les connaîtraient pas encore à s'y reporter d'urgence.

Si j'ai tout de même choisi d'écrire sur le sujet, c'est uniquement parce que je l'ai étudié d'une manière différente. Alors que R. Faurisson et P. Gauthier se sont principalement appuyés sur des documents écrits bien après coup, j'ai lu les comptes rendus parus dans la presse quotidienne



1^{er} août 1936 : l'haltérophile allemand Rudolf Ismayr arrive pour allumer la flamme olympique.

au moment des faits. Cette lecture me permet aujourd'hui d'apporter certaines précisions sur ces Jeux devenus tabous.

QUELQUES FAITS UTILES À RAPPELER

◆ DES JEUX MAGNIFIQUES

Je passerai rapidement sur la magnificence de ces olympiades. Le 30 juillet 1936, l'ambassadeur de France à Berlin, M. François-Poncet, déclara aux athlètes français qui venaient d'arriver :

[1] : Texte disponible sur le site « Radio Islam », animé par le révisionniste d'origine marocaine Ahmed Rami. [2] : Ouvrage paru en 2002 aux éditions Déterna (Paris). Voy. plus particulièrement le chapitre intitulé : « Sur quelques mensonges qui ont la vie dure » (pp. 100 et suivantes).

Les jeux auxquels vous allez prendre part, ont été organisés par l'Allemagne avec une ampleur, une splendeur jamais atteintes [1].

Le lendemain, l'envoyé spécial de *Paris-Soir*, Gaston Bénac, écrit :

L'organisation, le cadre sont tellement grandioses et tout a été poussé si loin dans chaque spécialité, dans le moindre détail, qu'on a l'impression que les Allemands ont voulu jouer un bon tour aux Américains, les princes des records du monde en toutes choses [...].

On a voulu faire grand et battre des records. Je crois qu'on a pleinement réussi [2].

◆ DEUX-POIDS-DEUX-MESURES

Il faut en effet savoir que les précédents JO avaient été organisés à Los Angeles. A cette occasion, la métropole californienne avait organisé une cérémonie d'ouverture d'une ampleur sans précédent dans l'histoire des jeux :

Cent cinquante chanteurs, trois cent musiciens, des fanfares placées aux quatre coins du stade, au total trois mille exécutants : jamais une cérémonie olympique n'a mobilisé autant d'acteurs [3].

Autre nouveauté remarquable, sur un terrain nu, les organisateurs avaient construit (en préfabriqué) un « village olympique » chargé d'accueillir les participants, ce qui marquait « *une révolution dans l'histoire des Jeux* » :

Les pavillons sont très confortables. Ils comportent deux pièces, plus une salle de bain et des toilettes [...]. Les athlètes ont aussi à leur disposition des restaurants, des salles de jeux, des bibliothèques, une banque, une poste et même un cinéma en plein air de deux mille places [*Ibid.*, p. 60.].

De façon évidente, à une époque de crise économique, la plus grande démocratie du monde avait tenu à redorer son image de marque en démontrant qu'elle savait entreprendre efficacement. Aujourd'hui, personne ne critique cette façon —

Le stade monumental de Los Angeles pour les JO de 1932. Pour la première fois de l'histoire des Jeux, les Américains avaient construit un village olympique. La cérémonie d'ouverture fut grandiose (3 000 exécutants)



[1] : Voy. *Le Matin*, 31 juillet 1936, p. 3. [2] : Voy. *Paris-Soir*, 31 juillet 1936, p. 1. [3] : Voy. Jacques Hereng et Carlos De Veenas, *Olympiades. Un rétrojournal des jeux olympiques de l'antiquité à 1988* (éd. CGER, Anvers, 1988), p. 57.

naturelle — d'agir. Mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de l'Allemagne hitlérienne. Le 7 juillet dernier, à propos de la magnificence des Jeux de 1936, un quotidien belge écrivit :

Les nationaux-socialistes ont instrumentalisé le sport pour servir leurs desseins. Le stade olympique est ainsi devenu le symbole de l'architecture et de la propagande fascistes [1].

C'est toujours la même chose : ce qui est autorisé de la part des « bons » ne l'est jamais lorsqu'il s'agit des « méchants ».

◆ QUAND L'AUTORITÉ A DU BON

La première victoire des Jeux fut remportée par l'Allemande T. Fleischer au lancer du javelot. Par la suite, les performances de ses compatriotes démontrèrent les progrès vertigineux accomplis par l'athlétisme allemand depuis 1932. Le 3 août 1936, l'envoyé spécial du *Matin* écrivit : « Voilà le résultat de l'éducation physique préconisée, encouragée et peut-être même imposée ici à bon escient » [2]. Le lendemain, il revint sur le sujet, précisant :

Il est toujours très délicat d'établir des comparaisons entre des nations et de sembler vouloir abaisser l'une pour élever l'autre. N'oublions pas cependant que l'athlétisme français, qui se défendait très bien en 1908 aux Jeux de Londres alors que l'athlétisme allemand était inexistant, est maintenant nettement, ridiculement dépassé par celui-ci : parce qu'en Allemagne l'éducation physique a été comprise et appliquée comme il fallait le faire avec un très large enseignement officiel, alors que chez nous l'éducation physique, s'étiolant dans les limbes, se trouve toujours à l'étude dans des commissions, des sous-commissions [...].

On dira qu'un championnat et qu'un record, même olympiques, ne font pas le bonheur d'une nation. Oui certes, mais ils contribuent à son prestige, à sa puissance, parce que l'enfant pratiquant les exercices en plein air devient fort, sain et solide. On dirait vraiment que les Français ont oublié l'histoire grecque. Les Allemands, eux, en ont fait profit [3].



Une jeune sportive sous le III^e Reich. A partir de 1933, les dirigeants allemands rendirent obligatoire la pratique du sport non seulement chez les jeunes, mais aussi chez les adultes.

Alors que les jeux se terminaient et que les premiers bilans étaient dressés, l'Allemagne devançant nettement la France avec 31 victoires dans les différents sports contre 7, l'envoyé spécial conclut :

On peut mesurer le chemin énorme parcouru par le sport allemand depuis 1932 à Los Angeles où il était crédité de 3 victoires. Passer de 3 à 20 [sic : lire « 31 »] est un résultat qu'aucune nation n'a obtenu depuis que les jeux existent. Détrôner les Etats-Unis de leur piédestal [ils arrivaient derrière l'Allemagne avec 24 victoires] est encore un résultat formidable qui prouve que quand on veut, on peut [4].

Nous retrouvons là, appliquée au sport, toute la différence qui existait (et qui existe) entre le parlementarisme décadent

[1] : Voy. *La Dernière Heure*, 7 juillet 2006, p. 6. [2] : Voy. *Le Matin*, 3 juillet 1936, p. 4. [3] : Voy. *Le Matin*, 4 août 1936, p. 4. [4] : Voy. *Le Matin*, 17 août 1936, rubrique : « La vie sportive ».

et les régimes forts. Un régime fort peut, parce qu'il veut ; un régime parlementaire ne veut plus rien, si ce n'est survivre le plus longtemps possible pour assurer les prébendes...

◆ CONTRE LES CHRÉTIENS BORNÉS

J'en profite pour écarter un argument trop souvent invoqué par les chrétiens bornés contre le national-socialisme. Ces individus prétendent que le sport de masse, avec pour objectif un développement harmonieux des corps, serait le symptôme d'un « naturalisme » insupportable. S'appuyant sur la première épître de saint Paul aux Corinthiens selon laquelle « Dieu a choisi dans le monde ce qu'il y a de plus faible pour confondre les forts » [1], ils présupposent que l'amour de Dieu ne peut s'épanouir que chez les êtres qui répriment leur nature, donc qui méprisent leur corps. D'où cette méfiance pour la culture physique que l'on retrouve chez de nombreux « tradis ».

Or, comme l'ont écrit les théologiens de l'Ami du Clergé : « plus l'œuvre de la nature sera parfaite et plus l'œuvre de la grâce deviendra facile » ; et encore : « plus le naturel sera parfait et plus la correspondance des deux ordres [l'ordre naturel et l'ordre surnaturel] s'affirmera » [2]. Autrement dit : un corps sain est un réceptacle privilégié pour la grâce divine.

L'extrait de saint Paul cité contre cela ne signifie nullement qu'il devrait y avoir opposition ou même absence de correspondance entre l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce. En vérité, l'apôtre évoquait son ministère à Corinthe, face à des personnes qui appréciaient la « sagesse philosophique » dont il était lui-même dépourvu. Fort de son expérience à Athènes, Paul rappelait que ni la philosophie, ni l'éloquence, ni les artifices du langage ne convertiraient le monde et qu'aux subtilités de la philo il fallait opposer la simplicité d'esprit. Son message se bornait à dire



Un jeune sportif allemand sous le III^e Reich. La pratique de la culture physique n'est pas le symptôme d'un naturalisme paganisant : « plus l'œuvre de la nature sera parfaite et plus l'œuvre de la grâce deviendra facile » écrivent les théologiens de l'Ami du Clergé...

cela. Comme l'a écrit F. Prat : « Il [S. Paul] n'affirme pas absolument que sa méthode soit la seule bonne, mais elle était la seule applicable à Corinthe, dans ce milieu d'esprits raisonnants, prévenus d'une fausse sagesse contre laquelle les meilleurs arguments seraient venus se briser » [3]. Et l'Ami de conclure :

Il s'agit donc d'un cas particulier à l'Eglise de Corinthe, situation tout extérieure, et qui n'a rien à voir avec les rapports de la nature et de la surnature [4].

Voilà pourquoi on, ne saurait opposer saint Paul aux partisans de la culture physique. On ne le répètera jamais assez : le bon catholique n'est pas un être pâle, chétif et gauche, occupé toute la journée à prier et à réprimer ses penchants naturels ; c'est un être bien développé, aimant la vie et la nature...

[1] : « infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia » (I, Cor, I, 27). [2] : Voy. L'Ami du Clergé, 1937, pp. 310 (col. B) et 311 (col. B). [3] : Voy. F. Prat, La théologie de S. Paul, I, p. 107 ; cité par L'Ami..., op. cit., pp. 311-2. [4] : Voy. L'Ami..., op. cit., p. 312.

◆ SYMPATHIE ALLEMANDE POUR LA FRANCE

Autre aspect oublié de ces JO : la sympathie manifestée pour la France par les Allemands. Elle fut si nette que les auteurs de la rétrospective intitulée *Olympiades* n'ont pas pu l'occulter : « *Les Français, écrivent-ils, ont obtenu un succès assez surprenant dans les circonstances actuelles* » [1]. Mais ils s'empressent de relativiser le fait en soulignant :

Il est vrai qu'en passant devant la tribune officielle, [les athlètes français] avaient fait le salut olympique, que la foule avait pris pour le salut hitlérien [2].

Les spectateurs auraient donc applaudi non les Français, mais des étrangers qui saluaient le Führer.

C'est cependant oublier que les Allemands n'avaient pas attendu la cérémonie d'ouverture et le salut pour manifester leur sympathie aux Français. Dès leur arrivée à Berlin (le 30 juillet), les athlètes d'outre-Rhin avaient été chaleureusement accueillis. Dans sa livraison du 31 juillet 1936, *Le Matin* titra en première page :



[1] : Voy. J. Hereng et C. De Veene, *Olympiades...*, déjà cité, p. 65. [2] : *Id.* Dans son ouvrage, P. Gauthier prétend qu'il s'agissait véritablement du salut hitlérien. Il écrit que « *lors de la cérémonie d'ouverture, la délégation française [...] entra dans le stade le bras levé "à la romaine", c'est-à-dire avec le salut hitlérien, sans paraître en être très complexée* » (Voy. P. Gautier, *Le racisme anti-allemand*, déjà cité, p. 102). C'est une erreur. Interrogé le lendemain du défilé, un des dirigeants de la délégation française déclara : « *Nous avons défilé non en faisant le salut hitlérien, mais bien le salut olympique, qui se faisait bras droit levé, mais avec une inclinaison toute différente. Tous les autres athlètes effectuèrent d'ailleurs le même salut* » (voy. *Paris-Soir*, 3 août 1936, p. 9). [3] : Voy. *Paris-Soir*, 30 juillet 1936, p. 8.

« *Les athlètes français participant aux Jeux olympiques de Berlin, sont accueillis avec enthousiasme* ». Plus précis, *Paris-Soir* écrivit :

Décidément, les sportifs français sont toujours merveilleusement accueillis en Allemagne. Dans la traversée des villes et des faubourgs, le train olympique qui se signalait par les anneaux symboliques était l'objet d'enthousiastes saluts et de grands cris de joie. De la frontière jusqu'à la capitale allemande, les nôtres sentirent cette présence reconfortante d'une amitié réelle. A l'arrivée à Berlin, ce fut pis encore. Des milliers de gens avaient envahi la place de la gare pour acclamer l'équipe française [3].

Plus loin, sous le titre : « Une arrivée triomphale », un autre envoyé spécial, qui avait assisté à l'arrivée des athlètes français à la gare de Berlin, écrivit :

La musique entonna aussitôt la Marseillaise et tous les Allemands qui se tenaient sur le quai d'arrivée et les quais voisins levaient les bras pour saluer notre hymne national et notre équipe.

Puis, son excellence M. Lewald, [juif] président du Comité [olympique] allemand, prit la parole pour saluer de vive voix et de tout son cœur les deux cents Français venus à Berlin pour faire honneur à nos couleurs nationales.

Et l'enthousiasme fut vraiment indescriptible lorsque M. Lewald termina son discours par un cordial : « Vive la France ! » Après quelques paroles de remerciements [...], la cavalcade olympique se mit en mouvement pour descendre lentement les escaliers. Les champions de France Paris, Winter, Hostin, nos escrimeurs, nos rameurs, nos nageurs furent vivement acclamés par le public. De retentissants cris de : « Vive la France !... » furent aussitôt repris par la foule jusqu'à ce que, vers une heure du matin, les autocars puissent démarrer [...] [Id.].

8

Berlin a accueilli les Olympiens français avec le plus grand enthousiasme

(Par téléphone, de nos envoyés spéciaux)

La confiance règne...
par Robert MARCHAND

Une arrivée triomphale

qu'à la capitale allemande, les autres sections ont été prises d'enthousiasme d'un accueil sincère, de l'enthousiasme de Berlin, au fait par les membres de la délégation française qui ont été accueillis au stade de la gare par des milliers de spectateurs.

Berlin, 30 juillet (par télex). Les athlètes français sont arrivés à Berlin, hier, par un train spécial. Ils ont été accueillis par des milliers de spectateurs. Une arrivée triomphale.

Berlin, 30 juillet (par télex). Les athlètes français sont arrivés à Berlin, hier, par un train spécial. Ils ont été accueillis par des milliers de spectateurs. Une arrivée triomphale.

1936 : les Allemands aiment les Français et ne le cachent pas (*Paris-Soir*, 30 juillet 1936, p. 8)

On le voit, les Allemands éprouvaient une très grande sympathie pour la France, sympathie sincère et nullement due à un « salut hitlérien » qui aurait été effectué la délégation française lors du défilé d'ouverture des Jeux.

◆ DE QUE CÔTÉ DU RHIN DE TROUVAIENT LES « MÉCHANTS » ET LES « REVANCHARDS » ?

C'était d'autant plus extraordinaire qu'aux JO de 1924 à Paris, le gouvernement français avait empêché la participation de l'Allemagne au motif « *qu'il n'était pas en mesure d'assurer la sécurité de la délégation germanique* » [1]. Douze ans plus tard, l'Allemagne hitlérienne aurait pu rendre aux Français la monnaie de leur pièce. Mais non ! Oubliant cet affront, oubliant les odieux mensonges colportés sur son compte, oubliant la méfiance pathologique de sa voisine, cette Allemagne hitlérienne accueillait la France à bras ouvert, acclamant son hymne national et saluant chaudement ses représentants...

Vraiment, les « méchants » et les « revanchards » ne sont pas ceux que l'on prétend.

◆ UNE AMÉRICAINE SE PRÉCIPITE SUR HITLER POUR... L'EMBRASSER

Ces Jeux confirmèrent également qu'en Allemagne, Hitler se déplaçait avec une protection minimale et qu'il aurait été aisément possible de le tuer. Le 16 août 1936, ainsi, jour de la clôture des JO, un événement insolite survint, raconté en ces

termes par un envoyé spécial de *Paris-Soir* :

Pour clore ces brillants Jeux, une spectatrice du stade de natation, qui serait américaine si l'on en croit son signalement : grande, gesticulante etc., n'a pas voulu quitter Berlin sans avoir donné un baiser d'adieu au Führer.

Initiative difficile car, bien que le Chancelier circule en liberté, il est toujours escorté d'une garde protectrice composée de beaux grands garçons, ce qu'il y a de mieux né dans toute l'Allemagne, portant l'uniforme noir des gardes d'assaut. Mais cela n'empêcha pas l'inconnue [...] de forcer cette garde et de se jeter sur le maître du Reich pour lui manifester son admiration.

— Un baiser, Excellence, un seul, dit-elle.

Et, à deux reprises, l'audacieuse plaque sa bouche sur la joue d'Adolf Hitler.

La foule, sidérée, s'était dressée. Mais comme le Führer n'avait pas bronché et que son admiratrice, folle de joie, trépignait comme une fillette, malgré sa quarantaine généreuse, cette foule l'applaudit bonnement [2].

◆ L'ALLEMAGNE HITLÉRIENNE, PAYS PAÏEN ?

Pour terminer avec ces petits faits aujourd'hui occultés, soulignons que le 1^{er} août 1936, avant la cérémonie officielle d'ouverture, les membres du Comité international olympique assistèrent « *à l'église catholique et au temple protestant à un service à la mémoire des athlètes décédés* » [3]. Et une fois la flamme olympique allumée par l'haltérophile allemand Rudolf Ismayr, « *la chorale entonna l'Alleluia de Haendel* » [4].

[1] : Voy. *Olympiades...*, p. 45. [2] : Voy. *Paris-Soir*, 17 août 1936, p. 8. [3] : Voy. le *Bulletin Officiel du Comité international olympique*, n° 32, septembre 1936, p. 18. [4] : Voy. *Le Matin*, 2 août 1936, p. 6.

L'Allemagne hitlérienne, pays païen ?
Permettez-moi de sourire...

A l'opposé, je rappelle qu'en 1900, aux JO de Paris, les organisateurs avaient reporté les épreuves qui devaient se dérouler le samedi 14 juillet, jour de la fête nationale (purement profane), au lendemain dimanche. Cette décision, prise autoritairement, provoqua l'ire de la plupart des athlètes anglais et américains, ceux-ci refusant de courir le jour du Seigneur [1]. Mais les organisateurs restèrent inflexibles. C'est ainsi que le dimanche, il y eut beaucoup d'absents, en particulier l'Américain Myer Prinstein, recordman du monde du saut en longueur, qui ne put participer à la finale de l'épreuve et qui laissa la victoire à son compatriote, Israélite Alvin Kraenzien. Le soir, l'incident s'envenima et les deux hommes en vinrent aux mains, ce qui provoqua une bagarre générale au sein de l'équipe américaine (*Id.*).

LES LÉGENDES MALVEILLANTES

◆ DEUX REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Mais venons-en à ce qui est encore aujourd'hui mis en avant : les prétendus incidents « racistes » qui auraient émaillé les JO de Berlin.

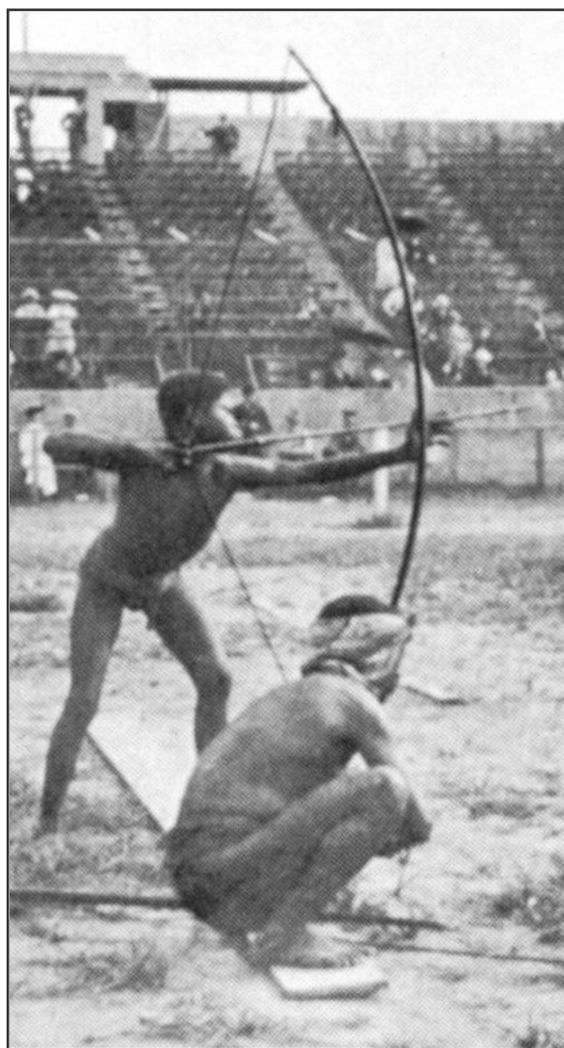
■ *L'Allemagne victime de la discrimination en 1920 et 1924*

Au préalable, soulignons qu'en 1920 à Anvers puis quatre ans plus tard à Paris, l'Allemagne avait été tout bonnement exclue des Jeux, alors que la paix avait été signée depuis respectivement un et cinq ans. Cette exclusion avait été décidée « contre la volonté du baron de Coubertin » [2] qui, en revanche, était opposé à la participation des femmes [3].

■ « Racisme » aux JO de 1904 à Saint-Louis (USA)

Soulignons également que le summum du « racisme » fut atteint au JO de 1904, à Saint-Louis. A l'époque, si l'on excepte quelques noirs américains, aucun « homme de couleur » ne participait aux épreuves [4]. Afin d'offrir au monde un « spectacle sensationnel », les Américains

Un épisode bien oublié : les « journées anthropologiques » au JO de Saint-Louis (USA), en 1904. Il s'agissait d'épreuves réservées aux « hommes de couleurs »... Ici, deux tireurs à l'arc.



[1] : « La plupart des athlètes anglais et américains ont protesté vigoureusement contre cette entorse au programme, car ils refusent de courir un dimanche, jour du seigneur » (voy. *Olympiades...*, p. 23). [2] : Voy. *Olympiades...*, p. 52. [3] : « Je demeure hostile à la participation des femmes aux Jeux, avait-il déclaré quelques semaines avant l'ouverture des JO d'Amsterdam en 1928. C'est contre mon gré qu'elles ont été admises à un nombre grandissant d'épreuves » (*Id.*). [4] : C'est d'ailleurs à ces Jeux de 1904 qu'un premier athlète noir remporta une médaille olympique. Il s'agissait de George Poage, troisième aux 200 m et 400 m Haies.

organisèrent, pendant les Jeux, deux *jours anthropologiques* (« Anthropological Days ») :

Il s'agissait de deux journées consacrées à des compétitions pour hommes de couleurs, Africains, Patagons, Philippins, Aïnos, Turcs, Coropas du Mexique et Sioux des États-Unis [Voy. *Olympiades...*, p. 28.].

Ce qui pouvait apparaître comme une louable volonté d'intéresser tout le monde aux Jeux se révéla bien vite être une vaste entreprise de moquerie :

Il fallait voir ces hommes de tout âge, de toute taille, de couleurs variées participer à ces épreuves sans avoir jamais entendu parler d'un disque qu'on lance, d'une haie que l'on franchit, d'une piste qu'il faut couvrir une ou dix fois selon la distance fixée. Leurs gestes étaient forcément grotesques, leurs défaillances parfois poignantes. Mais les gens riaient. Quand un pygmée lance un poids à trois mètres, cela peut paraître drôle à certains. Nous trouvions cela révoltant [Id.].

A supposer que l'Allemagne hitlérienne ait organisé ces deux « journées anthropologiques », on en parlerait encore aujourd'hui, présentant ces épreuves comme une manifestation abominable du « racisme ». Mais puisqu'il s'agit de la plus grande démocratie du monde, tout est oublié...

◆ IMPUDENCE ÉHONTÉE...

Ces rappels effectués, abordons le vif du sujet. D'après l'histoire officielle, les États-Unis auraient :

hésité longtemps avant de décider leur participation à ces Jeux, malgré la promesse faite au CIO par les Allemands de respecter la charte olympique et de n'imposer aucune discrimination raciale ou religieuse [1].

Quand on songe aux « journées anthropologiques » des JO de 1904, cette explication fait sourire. D'autant plus que, 32 ans après, le racisme n'avait pas disparu chez les Américains ; la preuve nous en est

donnée par le correspondant de *Paris-Soir* qui, le 22 juillet 1936, avait visité le bateau sur lequel avait pris place l'équipe US pour se rendre à Berlin. Dans son reportage, on lit :

Enfin, nous entrons dans la salle à manger où les athlètes viennent tour à tour pour le breakfast. L'appétit est excellent et la gaieté règne. Dans un coin, seuls à une table, trois boxeurs nègres mangent à belles dents des tartines de confitures variées tandis que leurs camarades blancs sont tous réunis autour d'une grande table [2].

◆ AUCUN RACISME EN ALLEMAGNE

A l'opposé des boxeurs blancs américains, le public allemand, lui, n'était nullement raciste. Ainsi, personne n'a jamais prétendu que dans les stades allemands, les gens de différentes couleurs auraient été séparés. Or, parmi les spectateurs, toutes les races, ou presque, étaient représentées. Le 8 août 1936, l'envoyé spécial de *Paris-Soir* écrivit :

Le stadium olympique, c'est la plus colossale Babel du sport qui ait jamais été dressée. Et je crois bien que sur les gradins, il n'est pas une seule race au monde, blanche, noire, rouge ou jaune, qui manque à l'appel olympique [3].

Cette foule bigarrée vivait sans problème, sous le regard des policiers, des SA et des SS allemands chargés de la sécurité.

Quant aux athlètes non-aryens, ils étaient estimés, admirés même. Le 31 juillet, G. Bénac se plut à souligner pour *Paris-Soir* :

Berlin n'est peut-être pas secouée par un idéal nouveau, mais elle sacrifie en entier, dans un but de propagande nationale, à une mode qui durera deux semaines tout au moins, et qui semble plaire beaucoup à ses habitants, mode qui permet au non-aryens, aux métis, aux nègres même, de devenir plus que des phénomènes lâchés en liberté dans le Kurfurstendamm, des hommes différents de ceux d'ici, des hommes que l'on admire [4].

[1] : Voy. *Olympiades...*, p. 64. [2] : Voy. *Paris-Soir*, 23 juillet 1936, p. 9. [3] : Voy. *Paris-Soir*, 8 août 1936, p. 8. [4] : Voy. *Paris-Soir*, 31 juillet 1936, p. 8.

Dans un autre article, il écrit :

On est surpris surtout de voir combien les athlètes nègres sont appréciés et admirés des Berlinoises qui, jusqu'ici, semblaient manifester peu de sympathie pour les hommes de couleurs [Id.].

◆ JESSE OWENS OVATIONNÉ PAR LE PUBLIC ALLEMAND

Deux jours plus tard, il souligne : « Au stade olympique [...] on doit cacher le nègre Jesse Owens [...] à la curiosité des spectateurs » [1]. Cet enthousiasme pour le champion noir américain se confirma le premier jour des compétitions, lorsqu'il courut pour les éliminatoires du 100 m. G. Bénac raconte :

Mais la douzième et dernière série réveille les spectateurs. C'est, en effet, dans celle-ci que court le grand favori des 100 m, le fameux noir Jesse Owens, que la foule acclame lorsqu'il se présente sur la ligne de

départ. Mais quelle ovation lorsque le célèbre athlète américain, en foulées magiques, lâche ses adversaires dès le départ, pour gagner sans pousser, semble-t-il, avec 5 mètres d'avance sur le second.

[...] La foule se lève pour applaudir le champion à son retour au vestiaire. Et lui, salue modestement de la main pour remercier. Néanmoins, la surprise et l'enthousiasme se déchainent aussitôt lorsque le speaker annonce :

— Jesse Owens vient de couvrir les 100 mètres en 10 secondes 2/10, ce qui égale le record du monde et le record olympique [2].

Un mensonge éhonté de la *Libre Belgique* en 1986

Malgré ces témoignages indiscutables, le 1^{er} août 1986, *La Libre Belgique* osa publier une photo montrant J. Owens sur la plus haute marche de podium à Berlin avec la légende suivante : « Jesse Owens (23 ans) esseulé dans un stade hostile » [3]. Sans commentaire...

EXEMPLE FLAGRANT DE FALSIFICATION DE L'HISTOIRE

La photo de gauche est extraite de *Paris-Soir*, 3 août 1936. La légende porte : « Le noir américain Jesse Owens (à gauche) est la proie des amateurs d'autographes à Berlin ».

La photo de droite est extraite de *La Libre Belgique*, 1^{er} août 1986. La légende porte : « Jesse Owens (23 ans) esseulé dans un stade hostile ».



Le noir américain Jesse Owens (à gauche) est la proie des amateurs d'autographes à Berlin. A dr.

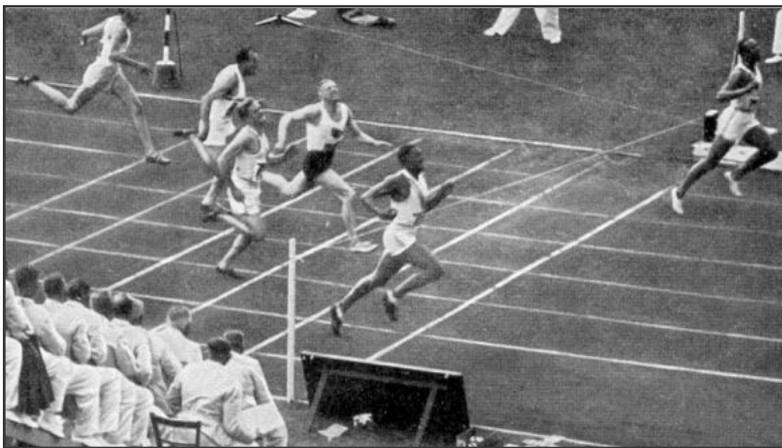


Jesse Owens (23 ans) esseulé dans un stade hostile.

[1] : Voy. *Paris-Soir*, 2 août 1936, p. 8.
[2] : Voy. *Paris-Soir*, 3 août 1936, p. 9. [3] : Voy. *La Libre Belgique*, 1^{er} août 1986, p. 11.

◆ **HITLER AURAIT DÛ QUITTER LA TRIBUNE LE 3 AOÛT**

Le lendemain 3 août, la finale du 100 m plat vit s'affronter six coureurs : deux noirs américains (J. Owens et R. Metcalfe) et quatre blancs : l'Américain Wykoff, le Suédois Stranberg, le Hollandais Osendarp et l'Allemand Borchemeyer. Les deux noirs surpassèrent les quatre blancs, J. Owens étant arrivé premier (en 10" 3/10), R. Metcalfe deuxième (à 1/10) et Osendarp troisième (à 2/10).



L'arrivée du 100 m plat à Berlin. Les deux noirs américains Owens et Metcalfe devancent les quatre blancs...

Si, vraiment, A. Hitler avait été le raciste que l'on présente, c'eût été le moment, pour lui, de quitter le stade, ulcéré par la défaite des blancs dans cette course fétiche. Or, il ne l'a pas fait :

Arrivé aujourd'hui à 13 h 30 [pour la finale du lancer du marteau] et salué unanimement par des *Heil !* retentissants, il ne partit, à regrets qu'à 18 heures avant les éliminatoires du steeple, mais aussi avant que la pluie, tombant à verse, eût justifié le port sur le bras de l'imperméable [1].

Le Führer assista donc non seulement à la victoire, mais aussi au couronnement de J. Owens... « *par une main féminine blanche* » (Id.).

◆ **POURQUOI, LE 3 AOÛT, HITLER N'A PAS SERRÉ LA MAIN À J. OWENS**

Certains nous répondront que Hitler n'a pas serré la main du champion noir après son couronnement, alors que la veille, il avait félicité l'Allemande T. Fleischer, première médaillée des JO de Berlin grâce à sa victoire au lancer du javelot [2]. C'est vrai mais les raisons sont ailleurs. La première est la suivante : comme l'ont honnêtement rappelé les auteurs d'*Olympiades*, le président du Comité international olympique, le comte Baillet-Latour, avait aimablement rappelé à Hitler que, selon le protocole, le chef de l'État du pays organisateur n'avait pas à récompenser les lauréats (voy. *Olympiades...*, p. 63). Voilà pourquoi le Führer se contenta de recevoir, à titre personnel (donc comme simple compatriote), les vainqueurs allemands [3]. A ma connaissance, il fit une exception pour l'Américaine Helen Stephens, vainqueur du 100 m féminin, qu'il félicita [4].

La deuxième raison est plus triviale encore : le lendemain 4 août, un journaliste français interrogea J. Owens. A la question : « *Est-ce que le Führer vous a reçu ?* », le champion secoua la tête et répondit simplement :

— Non. Immédiatement après la cérémonie olympique, je me suis rendu dans la cabine cinématographique pour voir mon propre film. C'est réconfortant de constater qu'on a en réalité fait les 100 mètres en 10" 3/10 et quelque chose [5].

C'est clair : Hitler n'a pas eu à saluer J. Owens tout simplement parce que celui-ci, ayant hâte de voir sa prouesse, alla voir le film de la course immédiatement après son couronnement...

[1] : Voy. *Le Matin*, 4 août 1936, p. 4. [2] : Voy. *Paris-Soir*, 4 août 1936, p. 10, le cliché montre Hitler félicitant M^{lle} Fleischer qui porte le dossard n° 871. [3] : Voy. *Découvertes*, octobre 1972, p. 8. l'auteur cite *Minute*, n° 542, 30 août 1972. [4] : Voy. *Paris-Soir*, 5 août 1936, p. 1. [5] : Voy. *Paris-Soir*, 5 août 1936, p. 6.

◆ **NE JAMAIS TIRER DE CONCLUSIONS HÂTIVES**

Cette dernière explication confirme qu'il faut être très prudent au moment d'interpréter un fait historique. Trop souvent, on en tire des conclusions conformes à nos a priori, pas à la réalité.

Qui se souvient par exemple qu'à ces JO de Berlin, en haltérophilie (catégorie des poids légers), l'Égyptien A. Mesbah termina premier à égalité avec l'Autrichien R. Fein ? Par la suite, ce dernier refusa de participer à la cérémonie du couronnement. Raconté sans autres explications, cet incident sera interprété comme une manifestation du racisme de l'Autrichien qui n'aurait pas voulu être récompensé à côté d'un « bicot ». Mais la vérité est ailleurs : le règlement précisait qu'en cas d'égalité, la victoire irait au plus léger. Après passage sur la balance, il se révéla que l'Autrichien était plus lourd, donc qu'il serait classé deuxième, ratant ainsi la médaille d'or. D'où la colère de l'athlète. C'est ainsi qu'au moment du couronnement, « *Fein, qui ne décolérait pas ne parut pas* » [1]. On le voit, cet incident n'avait aucun caractère « raciste » ; il était simplement dû à l'orgueil froissé d'un athlète s'estimant lésé par le règlement.

◆ **DE NOMBREUX INCIDENTS QUI POURRAIENT ÊTRE EXPLOITÉS**

■ **Londres 1908**

Dans tous les Jeux, des « incidents » similaires pourraient être exploités de façon malveillante. Il y en eut de nombreux, à Londres, en 1908. Mentionnons tout d'abord la disqualification de l'Italien Pie-

tri, pâtissier de son état, vainqueur du marathon. Racisme anti-italien ? Non. La disqualification eut pour cause le fait que, quelques mètres avant la fin, le coureur, littéralement agonisant, s'était effondré et avait été quasiment porté, sous les encouragements du public, par les médecins, des officiels et l'organisateur du marathon jusqu'à la ligne d'arrivée. Or, le règlement précisait que le coureur devait couvrir les 42 km sans aide extérieure (même s'il ne l'avait pas sollicitée).

Il y eut ensuite l'annulation de l'épreuve du kilomètre cycliste remportée de justesse par le Français Schilles devant l'Anglais Jones. Manifestation du racisme anti-français traditionnel chez les Britanniques ? Non, faute du règlement selon lequel le temps limite du kilomètre était d'1 minute 45 secondes ; or, Schilles l'avait parcouru en 1 min 45s et... 4/10.

■ **Stockholm 1912, un peau-rouge disqualifié**

En 1912, à Stockholm, le grand vainqueur du décathlon, l'Américain d'origine indienne James Thorpe (de son vrai nom



Wa-Tho-Huck : « Sentier Brillant ») fut finalement disqualifié. Racisme des blancs à l'encontre des « hommes de couleur » (ici un peau-rouge) ? Non. A l'époque, les athlètes professionnels étaient interdits aux JO. Or, il se révéla qu'en 1909-1910, J. Thorpe avait touché 25 \$ par semaine pour jouer dans une ligue de base-ball de Californie. Il devait donc être disqualifié comme professionnel [2].

Le peau-rouge J. Thorpe disqualifié au JO de 1912. Racisme ? Non, la faute au règlement...

[1] : Voy. *Le Matin*, 4 août 1936, p. 4. [2] : J. Thorpe fut obligé de rendre toutes les médailles qu'il avait remportées. Celles-ci devaient être remises au Norvégien Fernand Bie et au Suédois Hugo Wieslander. Mais en signe de solidarité avec le malheureux Indien, les deux athlètes refusèrent d'en prendre possession. Ce genre de geste, hautement sportif, fut courant lors des premiers Jeux. Rappelons qu'en 1896, en Grèce, dans l'épreuve du 100 km à vélo, le Français Léon Flameng était en tête devant son principal adversaire le Grec Kolettis. Celui-ci fut soudainement victime d'un incident technique et dut mettre pied à terre. Alors qu'aucun règlement ne l'y obli-

■ Paris 1924, une équipe US agressée

En 1924, à Paris, le Gallois qui arbitrait la finale de rugby France-USA faillit être lynché par le public, le drapeau américain fut lacéré, un joueur de l'équipe américaine fut assommé à coups de bâton et ses coéquipiers ne purent quitter le stade qu'escortés par la police. Racisme anti-anglo-saxon ? Volonté de se venger de l'action du Président Wilson lors des pourparlers de paix en 1918-1919 ? Non, public rendu furieux par la défaite surprise de la France qui partait grande favorite après avoir éliminé les Britanniques et écrasé la Roumanie.

■ Amsterdam 1928, absence de la reine

Terminons cette liste (non exhaustive) avec les Jeux d'Amsterdam en 1928. La cérémonie d'ouverture se déroula sans la reine Wilhelmine qui délégua le prince consort Hendrik. Sachant que, pour la première fois depuis 1912, l'Allemagne avait été autorisée à participer aux jeux, on pourrait croire que la reine s'élevait contre le retour des « Huns ». Mais en vérité, cette bonne calviniste n'avait rien contre l'Allemagne ; elle entendait très probablement protester « *contre le déroulement de certaines épreuves le dimanche et contre le caractère païen des Jeux olympiques* » [1].

L'extraordinaire saut de J. Owens (8 m 06) le 4 août 1936. Ce cliché apparaît dans l'album de Jeux publié en 1936 à Berlin.



Ces quelques rappels démontrent qu'il faut être prudent au moment d'interpréter un incident, quel qu'il soit. Très souvent, l'origine est très terre-à-terre, sans aucun rapport avec une quelconque idéologie.

◆ CE FAMEUX 4 AOÛT 1936

Le 4 août fut le jour de la finale du saut en longueur. Au terme d'une lutte hâletante, J. Owens battit l'Allemand Luz Long avec un saut de 8 m 06 contre 7 m 87 pour son adversaire. C'est à cet instant que se place le fameux incident tant de fois décrit et commenté : voyant que le noir avait gagné, ce qui contredisait toutes les thèses racistes sur la « race supérieure » ou la « race des seigneurs », Hitler aurait immédiatement quitté la tribune afin de ne pas avoir à le féliciter.

■ Une légende démentie

Ce que nous avons écrit plus haut sur les règles du protocole olympique suffit pour démentir cette légende malveillante. Les auteurs d'*Olympiades* ont d'ailleurs l'honnêteté d'écrire :

Quant au Führer, il avait quitté depuis quelques instants la tribune officielle. Certains ont aussitôt insinué qu'il était parti pour ne pas être obligé de congratuler à son tour l'athlète de couleur américain, vainqueur de son adversaire aryen. C'est une version que nous ne pouvons accréditer. Le protocole olympique est formel : il n'appartient pas à un chef de l'État de récompenser les lauréats [2].

■ Hitler n'a pas quitté la tribune officielle

En vérité, Hitler n'a même pas quitté la tribune officielle. Je fonde mon affirmation sur la presse de l'époque. Tous les comptes rendus que j'ai consultés sont muets à pro-

geait, le Français s'arrêta à son tour et attendit que Kolettis puisse repartir. Lorsque Flameng passa la ligne d'arrivée le premier, le public grec, admiratif devant ce *fair-play*, l'acclama comme il aurait acclamé la victoire d'un compatriote.

[1] : Voy. *Olympiades...*, p. 53. [2] : Voy. *Olympiades...*, p. 63.

pos de ce prétendu incident. Aucun envoyé spécial n'a évoqué un départ inopiné d'Hitler. Bien au contraire, le journaliste du *Matin*, auteur de comptes rendus précis, écrivit :

Le Führer ne les manquera certainement pas demain [les finales du 200 m plat]. Arrivé aujourd'hui au stade à 15 h 30, il n'en partait qu'à 18 heures après le couronnement de Owens [1].

« *Après le couronnement d'Owens* », et non pas « après la victoire ». On ne saurait être plus limpide ; de façon évidente, Hitler n'a pas précipitamment quitté la tribune officielle, sans quoi l'observateur attentif du *Matin* l'aurait souligné.

■ **J. Owens félicité par son adversaire et acclamé par le public**

Ajoutons à cela qu'après sa victoire avec un bond étonnant à plus de 8 m, J. Owens a été félicité par L. Long et ovationné par le public allemand :

Malgré tout ce qui les sépare, les deux champions sont allés l'un vers l'autre et Long a été ainsi le premier à féliciter Owens. Pendant ce temps, le public allemand acclamait les protagonistes de ce fantastique duel [2].

Non seulement l'athlète allemand n'a pas été tancé pour son geste sportif, mais aussi, son amitié avec le noir américain a été immortalisée dans l'album photographique en deux volumes consacré aux Jeux et édité en Allemagne dès 1936. Un cliché montre les deux sportifs, allongés l'un à côté de l'autre en train de converser amicalement.

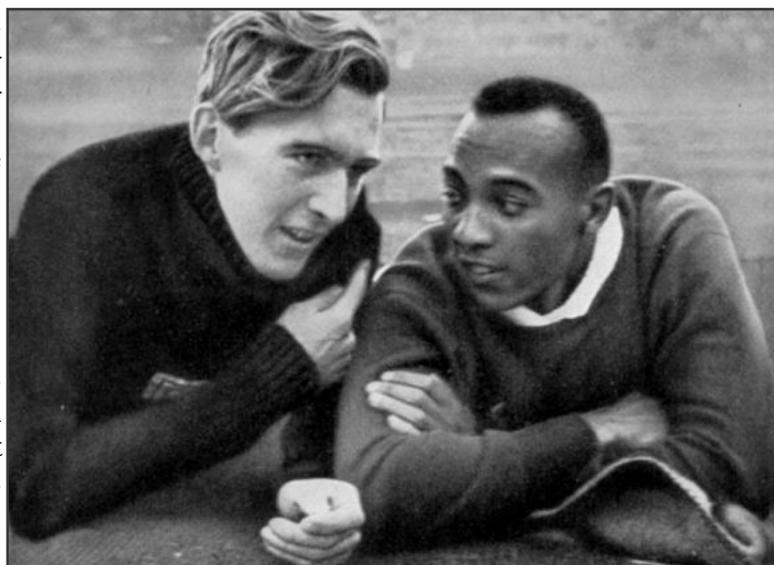
◆ **UN DOCUMENT QUI LAVE LES ACCUSATIONS DE RACISME**

R. Faurisson souligne que dans l'album photographique allemand consacré aux Jeux, Hitler est montré six fois, J. Owens sept fois et les athlètes noirs en général



Ci-dessus : couverture de l'album photographique en deux volumes consacré aux JO de Berlin. Publié immédiatement après les jeux en Allemagne, il contient de très nombreux clichés qui permettent de réfuter les légendes malveillantes colportées autour du racisme de Hitler.

Ci-dessous : l'aryen Luz Long s'entretient amicalement avec le nègre J. Owens. Cliché publié dans l'album photographique publié en 1936 en Allemagne et consacré aux JO de Berlin.



[1] : Voy. *Le Matin*, 5 août 1936, p. 6. [2] : Voy. *Olympiades...*, p. 63.

douze fois. De mon côté, j'appelle l'attention du lecteur sur un dessin très sympathique montrant J. Owens âgé entre deux chênes. Ce dessin s'explique quand on sait qu'à Berlin, les vainqueurs des épreuves recevaient un petit chêne dans un pot. Le dessinateur avait donc imaginé J. Owens cinquante ans plus tard, sous les traits non d'un singe grim pant aux arbres, mais d'un sympathique grand-père entre ses deux chênes...



Deux dessins publiés dans l'album des JO de Berlin et montrant J. Owens de façon très sympathique.

Cet album photographique en deux volumes suffit pour faire taire toutes les légendes malveillantes concernant le prétexte du racisme primaire des « nazis ». On a beau le lire et le relire, on n'y trouve aucune trace de haine raciale.

◆ LE RACISME DE HITLER EXPOSÉ DANS *MEIN KAMPF*

Cette constatation pourra troubler celui qui croit connaître l'hitlérisme en écoutant uniquement ce qu'en disent ses adversaires depuis 70 ans. Mais il ne surprendra pas celui qui aura eu la curiosité de lire *Mein Kampf*. Celui-là sait en effet que jamais Hitler n'a dépeint l'aryen comme un surhomme, voire un demi-dieu, qui aurait été supérieur en tout aux autres races. Aujourd'hui, tout le monde parle à tort et à travers du racisme de Hitler, car personne ne le connaît vraiment. Les fondements profonds de sa pensée sont exposés au tome premier de *Mein Kampf*, chapitre X (« Les causes de la débâcle »), et plus particulièrement — pour l'édition française — aux pages 289-299. Si on veut

connaître le racisme hitlérien, c'est à ces pages qu'il faut se reporter. Permettez-moi de vous servir de guide.

Dans un premier temps, Hitler constate :

Tout ce que nous avons aujourd'hui devant nous de civilisation humaine, de produits de l'art, de la science et de la technique, est presque exclusivement le fruit de l'activité créatrice des Aryens [1].

L'auteur ne conteste pas que d'autres peuples (les Japonais par exemple) ont pu avoir une grande civilisation, mais il les présente comme de simples « *dépositaire[s] de la civilisation* » bâtie primitivement par les aryens (pp. 289-291) :

Si l'on examine les différents peuples à ce point de vue, on constate qu'en fait, presque partout, on a affaire non pas à des peuples qui ont primitivement fondé la civilisation, mais presque toujours à des peuples qui en ont reçu le dépôt [*Ibid.*, p. 291].

Une très belle photo de J. Owens publiée dans l'album des JO de Berlin



[1] : Voy. *Mein Kampf* (éd. française, N.E.L., 1934), p. 289. Voy. également p. 288 : « *Tout ce que nous admirons aujourd'hui sur cette terre — science et art, technique et inventions — est le produit de l'activité créatrice de peuples peu nombreux, et peut-être, primitivement, d'une seule race.* »

Puis, il explique que :

Le mélange des sangs et l'abaissement du niveau des races, qui en est la conséquence inéluctable, sont les seules causes de la mort des anciennes civilisations ; car ce ne sont pas les guerres perdues qui amènent la ruine des peuples, mais la disparition de cette force de résistance qui est la propriété exclusive du sang pur [*Ibid.*, pp. 295-6].

Hitler en déduit :

[...] tout événement historique est la manifestation d'un instinct de conservation de la race, dans le bon comme dans le mauvais sens [p. 296].

On en vient alors au cœur du problème : Hitler admet sans être gêné que chez tous les peuples, cet « *instinct de conservation de la race* » existe, qu'il assimile d'ailleurs à l'instinct plus connu de conservation de la vie : « *la volonté de vivre, écrit-il, est, considérée du point de vue subjectif, également forte chez tous les hommes* » (*Id.*).

Dès lors, pourquoi seul l'Aryen serait-il capable de créer « la » civilisation ? Hitler répond que tout réside dans la façon dont cet instinct se manifeste. Chez « *les races d'hommes de la plus basse espèce* », dit-il, « *l'instinct de conservation ne va pas au delà du souci que l'individu a de son moi* », d'où une organisation sociale qui en reste « *au stade familial* » (pp. 296 et 297). Chez les aryens, en revanche, l'instinct de conservation dépasse les limites du seul moi, ce qui va lui permettre de se sacrifier pour les autres : « *Cette disposition au sacrifice qui amène l'homme à mettre en jeu son travail personnel et, s'il le faut, sa propre vie au profit de ses semblables est particulièrement développée chez les Aryens* » (p. 297). D'où la possibilité de « *formation d'associations plus vastes et enfin de véritables États* » (p. 296) :

Plus les hommes sont portés à rejeter au second plan leurs intérêts personnels, plus grande est leur capacité de fonder des communautés étendues [p. 297].

Le nègre J. Owens et la blanche Helen Stephen aux JO de Berlin. Cliché publié dans l'album des Jeux. Si, vraiment, Hitler avait le raciste primaire que l'on décrit, cette photo n'aurait jamais été publiée.



Hitler conclut (c'est capital !) :

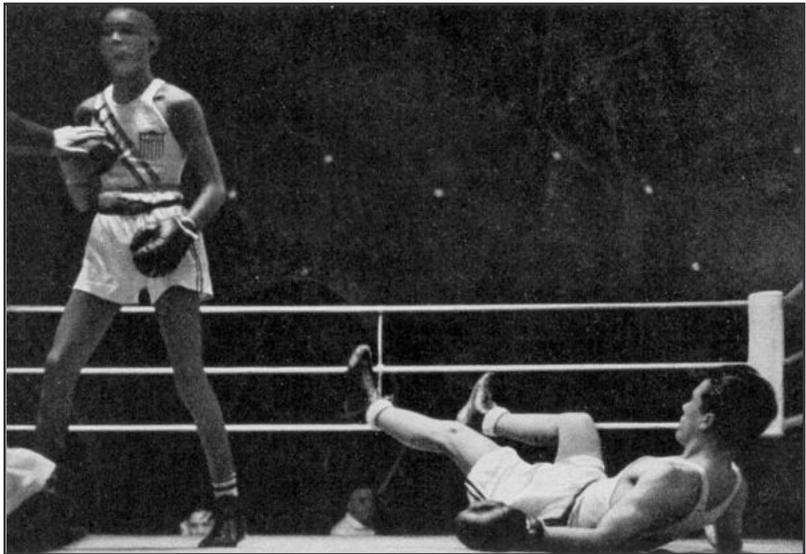
Ce qui fait la grandeur de l'Aryen, ce n'est pas la richesse de ses facultés intellectuelles, mais sa propension à mettre toutes ses capacités au service de la communauté. L'instinct de conservation a pris chez lui la forme la plus noble : il subordonne volontairement son propre moi à la vie de la communauté et il en fait le sacrifice quand les circonstances l'exigent.

Les facultés civilisatrices de l'Aryen n'ont pas leur source dans ses dons intellectuels. S'il n'avait que ceux-là, il ne pourrait agir que comme destructeur, mais jamais comme organisateur. Car la condition essentielle de toute organisation, c'est que l'individu renonce à faire prévaloir son opinion personnelle aussi bien que ses intérêts particuliers, et les sacrifie au profit de la communauté [p. 297].

◆ LA VICTOIRE DE J. OWENS NE REMETTAIT PAS EN CAUSE LES THÉORIES RACISTES DE HITLER

L'important, ici, n'est pas de discuter la pertinence de cet exposé, mais de souligner que ces pages de *Mein Kampf* sont capitales si l'on veut comprendre les fondements du racisme hitlérien. **Jamais Hitler n'a prétendu que la Nature avait doté l'aryen de faculté telles qu'il aurait été, dès sa naissance, un surhomme, voire un demi-dieu, dépassant les autres sur tous les plans.** Pour celui qui allait devenir le Führer, la supériorité de l'aryen résidait dans son génie créateur associé à un sens naturel du sacrifice pour la communauté. C'était tout.

En particulier, Hitler ne prétendait nullement que l'aryen aurait été le plus fort physiquement. C'est pourquoi il a toujours insisté sur la nécessité du sport dans l'éducation, afin de former des corps sains et forts (voy. *Mein Kampf*, pp. 408 et suivantes) ; preuve que, dans son esprit, la « race supérieure » n'avait pas été mieux dotée que les autres sur ce plan-là.



Autre cliché publié dans l'album des JO de Berlin : un boxer noir envoie au tapis un blanc.

Comment une telle photo aurait-elle pu être publiée si, vraiment, Hitler avait prétendu que les blancs étaient des demi-dieux ?

Il est donc inepte de prétendre que, le 4 août 1936, Hitler aurait été ulcéré de voir J. Owens battre L. Long au saut en longueur. Sans doute le Führer a été blessé dans son orgueil national, mais cette défaite ne remettait nullement en cause sa doctrine raciste. Dans les années 30, personne ne contestait la supériorité générale des champions noirs en athlétisme.

70 ans après, les mensonges malveillants doivent cesser. Jamais Hitler n'a précipitamment quitté la tribune pour ne pas avoir à serrer la main de J. Owens. Plus généralement, les JO de Berlin n'ont nullement été l'occasion, pour les Allemands, d'humilier les « hommes de couleurs ». Bien au contraire, ceux-ci ont reçu un excellent accueil.

◆ LE SEUL INCIDENT « RACISTE » DES JO DE BERLIN

Finalement, le seul réel incident « raciste » relevé aux JO de Berlin survint au sein de l'équipe... américaine, à l'occasion des courses de relais. A l'origine, l'équipe US était composée de Frank Wykoff, Foy Draper, Sam Stoller et Marty Glickman. Il s'agissait de quatre blancs, S. Stoller et M. Glickman étant en outre les deux seuls athlètes juifs alignés par les

USA [1]. Cette composition suscite une question : comment expliquer l'absence surprenante de noirs, et notamment des champions J. Owens et R. Metcalfe, dans ce groupe ? Les auteurs d'*Olympiades* écrivent :

[...] après le triomphe d'Owens en 200 mètres, l'entraîneur américain Lawson Robertson, avait encore déclaré : « Owens a déjà récolté assez de gloire et de médailles dans ces Jeux. Il faut donner une chance à d'autres garçons de bénéficier du plaisir de la cérémonie protocolaire » [Id.].

L'ennui est que cette explication ne s'applique qu'à J. Owens. R. Metcalfe, lui, s'il s'était classé deuxième au 100 m plat, n'avait encore rien remporté. Dès lors, pourquoi l'avoir tout d'abord écarté, alors qu'il représentait un atout de taille ? La vérité a été révélée par le quotidien *Le Matin*. Dans sa livraison du 9 août 1936, son envoyé spécial à Berlin expliqua :

Il avait été convenu que, dans les relais, comme on l'avait fait il y a quatre ans à Los-Angeles, les noirs ne seraient pas confondus avec les blancs et, seuls, sont admis dans le cénacle des blancs Owens et Lu Valle, qui est mulâtre [2].

On comprend qu'aujourd'hui, cette vérité politiquement très incorrecte soit occultée !

Au dernier moment, toutefois, le comité américain, qui craignait les équipes hol-

landaise et allemande, revint sur sa décision. J. Owens et R. Metcalfe furent choisis aux dépens des deux athlètes... juifs (S. Stoller et M. Glickman). Ce changement imposé en dernière minute fut l'occasion d'un « *vif incident* » dans le « *clan américain* » : « *les athlètes américains de race blanche sont furieux* », déclara l'envoyé spécial du *Matin* (Id.). De plus, S. Stoller et M. Glickman rentrèrent chez eux « *sans avoir concouru* » [1]. Est-ce parce qu'ils s'agit des Américains que nos belles consciences évitent la plupart du temps de crier au racisme et à l'antisémitisme ? Toujours le même deux-poids-deux-mesures...

Quand on sait enfin que la juive Hélène Meyer reçut, sous le drapeau allemand, une médaille d'argent au fleuret individuel, on en déduit qu'au JO d'été à Berlin, l'Allemagne hitlérienne aligna finalement plus de juifs que les USA !

◆ CONCLUSION

Tout ce qui touche de près ou de loin le national-socialisme fait l'objet de rumeurs malveillantes. L'objectif est de noircir le vaincu de 1945, car sachant qu'il est l'incarnation du Mal, rien de bon ne doit pouvoir être trouvé chez lui. Dans ce contexte, les JO de Berlin en 1936 ne pouvaient faire exception. Pour eux, les propagandistes ont taillé une légende sur mesure : celle d'un Hitler ulcéré qui quitte la tribune officielle suite à la victoire du noir



L'équipe américaine alignée pour les courses de relais aux JO de Berlin en 1936. A l'origine, il ne devait y avoir que des blancs, car les Américains ne mélangeaient pas les races dans ce genre de courses. Mais à la dernière minute, les noirs J. Owens et R. Metcalfe remplacèrent les deux athlètes juifs, ce qui provoqua la colère des athlètes blancs. Ce fut le seul incident « raciste » au JO de Berlin...

[1] : « Stoller et Glickman [...] sont aussi les seuls athlètes juifs de l'équipe américaine » (voy. *Olympiades...*, p. 65). [2] : Voy. *Le Matin*, 9 août 1936, p. 6. [3] : Voy. *Olympiades...*, p. 65.

Owens sur l'aryen Long. Grâce à cette histoire : a) le Führer est ridiculisé ; b) ses thèses sur la supériorité raciale des blancs sont déclarées ineptes, puisqu'il aurait suffi d'une seule épreuve olympique pour les contredire.

La force de cette propagande ne réside pas uniquement sur le mensonge. Elle nécessite également d'occulter tout ce qui viendrait contredire la thèse officielle. Pour le JO de Berlin, on cache non seulement les comptes rendus de presse de l'époque, mais aussi le fameux album photographique en deux volumes publié par les autorités allemandes après les Jeux. Tous ces documents infirment qu'en 1936 à Berlin, les Jeux auraient été ceux du racisme.

D'où l'importance de la recherche historique libre. Trop souvent, des gens me disent : « Pourquoi toutes ces longues études sur l'Allemagne hitlérienne, la vie dans les camps, la Milice, la Gestapo ? Conten-

tez-vous de réfuter les mensonges en eux-mêmes, c'est bien suffisant. » Ce discours ignore que la seule réfutation du mensonge est généralement insuffisante. Dans le cas des JO de Berlin, si je me contente de démontrer que, le 4 août, Hitler n'a pas quitté précipitamment la tribune officielle, les gogos me répondront : « D'accord, sur ce fait, on a peut-être inventé. Mais tout de même, vous ne pouvez pas nier que, conformément à la doctrine nazie, ces Jeux se déroulèrent dans une ambiance de haine raciale, que J. Owens se retrouva "esulé dans un stade hostile"... » Le mensonge, c'est comme une plaie infectée : si on se contente de laver la croûte sans enlever le pus, on ne résout rien ; il faut ouvrir et tout nettoyer en profondeur. En Histoire, la croûte, c'est le mensonge en lui-même, le pus, c'est l'occultation qui l'accompagne. N'hésitons pas à inciser et à tout purifier...



Les autorités allemandes avaient décidé de graver les noms des vainqueurs sur un mur. Le nom de J. Owens est en cours de gravure...

Les Jeux Olympiques de Berlin en août 1936 sont encore l'objet de rumeurs malveillantes. On prétend notamment que, le 4 août 1936, ulcéré par la victoire du Noir américain J. Owens, le raciste Hitler aurait quitté la tribune pour ne pas avoir à serrer la main de ce nègre qui venait de contredire ses théories sur la supériorité des Aryens. Dans cette brochure, V. Reynouard réfute cette légende malveillante. Allant plus loin, il expose la doctrine raciste du Führer telle qu'on la trouve dans *Mein Kampf*. On s'aperçoit que le racisme de Hitler n'était pas du tout celui que les historiens présentent aujourd'hui.

Table des matières

Introduction	1	- Jesse Owens ovationné par le public allemand
Quelques faits utiles à rappeler	3	- Hitler aurait dû quitter la tribune le 3 août
- Des jeux magnifiques		- Pourquoi, le 3 août, Hitler n'a pas serré la main à Jesse Owens
- Deux poids deux mesures		- Ne jamais tirer de conclusions hâtives
- Quand l'autorité a du bon		- De nombreux incidents qui pourraient être exploités
- Contre les chrétiens bornés		- Ce fameux 4 août 1936
- Sympathie allemande pour la France		- Un document qui lave les accusation de « racisme »
- De quel côté du Rhin se trouvaient les « méchants » et les « renvanchards » ?		- Le racisme de Hitler exposé dans <i>Mein Kampf</i>
- Une Américaine se précipite sur Hitler pour... l'embrasser		- La victoire de J. Owens ne remettait pas en cause le racisme de Hitler
- L'Allemagne hitlérienne, pays païen ?		- Le seul incident raciste des JO de Berlin
Les légendes malveillantes	9	
- Deux remarques préliminaires		
- Impudence éhontée		
- Aucun racisme en Allemagne		
		Conclusion
		19

Samizdat éditions, France, 2006

Prix : 5 €

V.H.O.—B.P. 256—B-1050 Bruxelles 5

Catalogue gratuit sur simple demande

www.vhofrance.org

www.mouvssaintmichel.org

B77